



**HAL**  
open science

## La montagne, un rêve accompli

Jean Troillet, Gilles Raveneau

► **To cite this version:**

Jean Troillet, Gilles Raveneau. La montagne, un rêve accompli. *Ethnologie française*, 2006, Les sports à risques, 36 (4), pp.684-686. 10.3917/ethn.064.0684 . hal-03134813

**HAL Id: hal-03134813**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03134813v1>**

Submitted on 8 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La montagne, un rêve accompli

Propos recueillis par Gilles Raveneau

Jean Troillet  
alpiniste

Jean Troillet est né en Suisse en 1948 dans le Valais. Il habite toujours cette région, à La Fouly, dans le Val Ferret. Il est marié et père de trois jeunes enfants. Après avoir appris le métier de chauffagiste, il devient guide de haute montagne en 1969 et se met à parcourir une bonne partie des massifs de la planète. De 1975 à 1985, il est guide de ski hélicoptéré au Canada dans les Rocheuses. C'est en 1982 qu'il commence ses premières expéditions himalayennes. Athlète complet, il est tout à la fois un alpiniste hors pair, un skieur et un parapentiste de haut niveau, mais aussi marin (il a été plusieurs fois équipier sur le trimaran de Laurent Bourgnon pour le Trophée multicoques ou lors de tentatives de record de la traversée de l'Atlantique en catamaran) et photographe (pour la revue *Animan*).

En 1968, Jean Troillet bat le record de l'ascension du Cervin (en 4 h 10) et réalise plusieurs premières dans les Alpes à cette époque. En 1985, il conquiert son premier 8 000, le K2 (8 611 m). Il en enchaînera sept autres (sans compter les tentatives avortées d'autres sommets) : le Dhaulagiri (8 167 m), l'Everest (8 848 m), le Cho Oyu (8 201 m), le Shisha Pangma (8 046 m), le Makalu (8 463 m), le Lhotse (8 516 m) et enfin le Kangchenjunga (8 586 m). Avec son ami de cordée Erhard Lorétan, il inaugure une nouvelle technique d'ascension en Himalaya : grimper léger, jour et nuit, sans bivouac et sans oxygène. Ils ont ainsi ouvert de grands itinéraires, dont le plus remarquable est la face nord de l'Everest en 43 heures aller-retour en 1986 (record jamais égalé). En 1997, il est le premier homme à descendre la face nord du toit du monde en snowboard.

Je suis né dans un village de montagne. Mon père était un passionné d'ascension. Mon grand frère, guide de montagne également, m'a initié aux grandes faces des Alpes. À seize ans, je suis parti un an en Allemagne pour apprendre la langue, et à mon retour j'ai pris conscience que la montagne m'avait manqué et que je voulais en faire mon métier. Je suis donc devenu guide, j'ai voyagé et grimpé un peu partout à travers le monde. Je pensais que l'Himalaya était réservé aux grands alpinistes, j'hésitais, je craignais qu'« il » ne m'accepte pas. Des collègues avaient des problèmes d'adaptation à l'altitude. Et puis en 1982, un copain m'a proposé de faire le Makalu. C'était la grande découverte. Au pied de la face sud, je me suis trouvé minuscule. Nous n'avons pas pu atteindre le sommet parce qu'il y avait trop de vent et une avalanche, mais nous sommes montés jusqu'à 8 080 m. Je n'ai pas été malade. La montagne avait bien voulu de moi.

Je ne pars pas pour gagner, mais avec toutes les chances de réussir de mon côté. Après, c'est la montagne qui décide. Mon ami sherpa Apa m'a appris que lorsqu'on arrive au pied d'une montagne au Népal, on ne dit pas « je vais là-haut conquérir le sommet ». On baisse d'abord la tête devant la déesse avec humilité. Trop d'himalayistes arrivent en conquistadors. L'année passée, il y a eu une avalanche énorme au Nanga Parbat, alors on a rebroussé chemin. La montagne ne voulait pas, ce n'était pas l'année. Il n'est pas nécessaire de vaincre à tout prix. Il faut comprendre la montagne, l'observer, vivre avec elle et être à son écoute.

J'essaie de repérer en moi un bon ou un mauvais pressentiment. Il m'est arrivé de ne pas m'écouter. Par

exemple, lors d'un vol en parapente au Népal je me suis cassé le tibia. J'ai été stupide de forcer. Un copain avait essayé de décoller, mais il avait déchiré son parapente. Ça a été une leçon. Une autre fois à l'Annapurna, lors de notre seconde tentative avec mon copain Pierre Alain. Il avait beaucoup neigé. Nous partons dans la face après quelques jours de beau temps. Plus je montais et plus je sentais une boule dans mon estomac. Pierre Alain était loin devant et il me demande ce que j'ai. Je dis : « Je ne comprends pas, j'ai une pierre dans l'estomac. » On est redescendus. Les risques d'avalanche étaient énormes. Personne n'a pu faire l'Annapurna à ce moment-là. Il faut savoir s'écouter. Mais en même temps, on peut toujours aller plus loin. Quand on pense à ce que réussissent à faire les handicapés par exemple. Ils nous donnent des leçons tous les jours. Le fait d'avoir des enfants aussi, cela donne une surpuissance intérieure. Mike Horn<sup>1</sup> l'a prouvé. Il faisait - 60 °C, il tombe dans la neige, épuisé. Il en avait marre de tout et n'avait qu'une envie : dormir. Et puis il a dit non, je n'ai pas le droit de faire ça à mes filles. Je leur ai promis de rentrer. Il s'est relevé et il a marché trente-huit heures !

Avec mes années d'expériences, je pense avoir une perception objective des dangers. Je les mesure par rapport à la voie que je choisis en montagne. Je suis conscient qu'un manque de concentration pourrait me conduire à faire un faux pas, et que même si j'ai fait l'Everest ou le K2 par des voies engagées, ce sera peut-être la petite avalanche ou l'accident banal derrière la maison qui pourra me tuer. Il ne faut jamais relâcher sa vigilance. En montagne, on n'est jamais à l'abri, il faut



1. Jean Troillet se trouve dans le couloir qui mène sur l'arête du Mazeno au Nanga Parbat, de nuit en 2005 (photo Claude-Alain Gaillard).

rester attentif aux plus petites choses. Par exemple, Nicole Niquille<sup>2</sup>, en allant simplement derrière chez elle dans le canton de Fribourg, prend un caillou dans la tête et devient paraplégique. C'est le destin parfois, ou la chance. Je n'aime pas trop parler de « chance », bien qu'au Québec on dise : « Je prends pas de risque, je prends la chance. » C'est très positif comme expression. Mais la chance commence par une bonne préparation psychique et physique.

Je pense que je suis né sous une bonne étoile. La descente de l'Annapurna est quelque chose qui m'a marqué. Avec mon copain Pierre Alain, nous tentions la face ouest. Nous n'avons pas pu aller au sommet et nous ne pouvions pas redescendre, nous étions pris dans une tempête. Alors nous nous sommes échappés par la face nord, parce que c'était plus facile. Dans la descente, nous avons chuté sur deux cents mètres dans une pente de quarante-cinq degrés et nous avons réussi à nous arrêter juste avant une barre de séracs. Mais ce n'est pas vraiment nous qui l'avons fait, c'était trop raide. Ce n'était plus une glissade, nous volions quasiment chaque fois

que la corde se tendait. Je crois qu'il y a eu une main pour nous arrêter. Puis il y a eu deux autres chutes encore. Une crevasse dans laquelle je suis tombé et où j'ai eu juste le temps de me rattraper à l'aide des bras, et enfin nous avons pris une avalanche sur la tête ! Nous avons perdu la moitié du matériel ! Ce n'était vraiment pas le jour pour mourir. Nous étions deux gamins innocents aussi. Après ça, la vie est vraiment belle. Le sommet est moins important. C'est une des plus belles expériences que j'ai vécues en Himalaya.

Quand je suis rentré en Suisse, j'ai plané pendant deux mois. On est dans un autre monde et on remarque que les choses importantes ici sont futiles. On se retrouve face à l'essentiel, et c'est la vie ! C'est simple. Cela arrive aussi à des gens dont l'enfant est atteint d'une maladie incurable. Les parents ne vont plus alors qu'à l'essentiel et vivent au jour le jour. Quand on est face à quelque chose d'aussi dur et d'aussi extraordinaire à vivre, on découvre une autre face de la vie que celle que réserve l'existence quotidienne du surmenage en ville. On s'éloigne de plus en plus du rythme de la nature. En montagne, au camp de base, je laisse justement revenir la nature en moi. C'est mon privilège.

Je suis conscient d'être favorisé en ayant pu réaliser autant de rêves dans ma vie. Mais en aucun cas, je ne l'ai fait pour obtenir une meilleure place dans la société. Ce sont les autres qui vous attribuent une position sociale. Quand j'ai fait l'Everest en quarante-trois heures aller-retour, les gens n'arrêtaient pas de me solliciter. Ils voulaient me rencontrer, m'interviewer, ils me demandaient pour des conférences. Je n'étais pas prêt pour ça. J'avais fait ma montagne et je pensais à la suivante. Mais là, c'était différent parce qu'on avait fait soi-disant un exploit. On parlait un peu de nous. À l'époque, je m'étais dit : « La prochaine fois, je ne dis rien. » Je n'ai



2. À l'altitude 7 100 m, Claude-Alain Gaillard et Fred Roux se trouvent sur l'arête du Mazeno au Nanga Parbat (8 125 m) au Pakistan, en 2005 (photo de l'auteur).

pas recherché cette médiatisation, elle est venue, c'est tout. Maintenant, je suis capable d'assumer ça et je prends un peu plus de temps pour parler. Je suis à l'aise face à un public ou à la télé. Je raconte tout simplement les belles choses que j'ai vécues. Je n'ai pas agi pour rechercher la gloire, mais réaliser mes rêves.

Cette force vient avec les années d'expériences et l'acceptation de la souffrance pour réaliser l'essentiel. Ce n'est pas un sport tranquille. Il faut aller au-delà de la souffrance. On doit partir et garder une réserve pour le retour, contrairement au marathonien. J'aime « en baver » et repousser mes limites. L'effort physique m'apporte un bien-être et un équilibre. Je me souviens de sommets dans les Alpes où je n'ai pas souffert dans une grande voie. J'étais déçu. Il y a un plaisir à surmonter des moments difficiles. Le résultat est plus fort. Avec les clients, c'est pareil. Ils se souviennent du jour où ils ont souffert du froid, de l'incertitude de ne pas trouver la cabane à cause du mauvais temps. La montagne facile n'est pas mon genre.

Gravir un sommet comme on l'a fait avec l'Everest, jour et nuit, par la face nord, en montant avec un paquet de neige énorme et en descendant sur les fesses à toute allure, et le faire par la voie normale, il y a une différence ! Le plaisir n'est pas le même. Réaliser une voie

normale aujourd'hui n'est pas extraordinaire. Vous avez des centaines de personnes sur cette voie, au Népal ou au Tibet. J'exagère à peine. Il n'y a plus cet engagement, ce style himalayen. On paye pour tenter le sommet. C'est devenu commercial et cela enlève le bon côté.

J'aime prendre des risques pour me surpasser. Le risque me tient éveillé au plaisir de la vie. Les gens ne se rendent pas compte, mais ils sont en danger chaque fois qu'ils montent dans leur voiture. Ils acceptent plus facilement que quelqu'un meure en déplacement ou au travail plutôt qu'un sportif qui se fait plaisir dans son activité. De nous, on dit : « Il l'a cherché. » Mais tous les jours les gens prennent des risques, ils ne le voient pas !

« Ne pas avoir froid aux yeux », c'est ne pas voir le danger. Je n'aime pas cette expression ! Ceux-là, ils forcent. Et un jour, ça ne passe pas. Il faut foncer, vivre intensément et rapidement. Certains jeunes visent cela, le court et l'intense. C'est vrai que lorsque j'étais jeune, je cherchais aussi l'intensité. Mais il faut penser à ses proches. À ceux qui restent. Celui qui est parti, il est bien. ■

## I Notes

1. Mike Horn est un aventurier dont la

toute dernière expédition en 2006, en compagnie de Borge Ousland, a consisté à parcourir mille kilomètres à skis en tirant une luge de 160 kg sur l'océan Glacial arctique, durant les

mois les plus obscurs de l'hiver (février-mars), pour rejoindre le pôle Nord.

2. Première femme guide de montagne en Suisse.